Histoire et archéologie des châteaux médiévaux japonais

Pierre-François Souyri

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/840>

DOI : 10.4000/archeopages.840

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2008

Pagination : 35-39

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Pierre-François Souyri, « Histoire et archéologie des châteaux médiévaux japonais », *Archéopages* [En ligne], Hors-série 1 | 2008, mis en ligne le 01 février 2008, consulté le 24 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/840> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.840>

- RAVOIRE F. 2002 : « Céramique importée et différenciation sociale : l'exemple de la vaisselle parisienne à la Renaissance (fin du xv^e s. – xvi^e s.) », *Actes du Colloque international d'Archéologie médiévale et post-médiévale de Bâle* (septembre 2002), Bâle, 2002, p. 364-373.
- RAVOIRE F. 2006 : « Étude de la céramique de la Ferme du Colombier à Varennes-sur-Seine (xvi^e-xviii^e s.) », in S. Hurard, Y. Franzini, *Varennes-sur-Seine, « Ferme du Colombier »*, Rapport final d'opération, Saint-Denis, Service régional de l'archéologie d'Ile-de-France, Inrap, p. 79-134.
- RAVOIRE F. 2007a : « Étude des céramiques retrouvées dans l'habitat et les dépendances du meunier de Roissy-en-France (xvii^e-xix^e s.) », in J.-Y. Dufour, *Le site du moulin de Roissy*, Rapport final d'opération, Saint-Denis, Service régional de l'archéologie d'Ile-de-France, Inrap.
- RAVOIRE F. 2007b : « Mobilier céramique des xvii^e et xviii^e s., approche sociale : l'apport des fouilles archéologiques d'Ile-de-France », *Actes du Colloque international d'archéologie médiévale et post-médiévale de Paris, Medieval Europe in Paris* (Paris, 3-8 septembre 2007) ; <http://medieval-europe-paris-2007.univ-parisi.fr/MEP2007>
- ROCHE D. 1997 : *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation xvii^e-xix^e siècle*, Paris, Fayard.

À paraître

RAVOIRE F. « Évolution du confort matériel dans les maisons paysannes sous l'Ancien Régime en Ile-de-France (xvi^e-xviii^e s.) : l'apport des sources archéologiques », in F. Mullane, J.-R. Trochet (dir.), *Actes du colloque Les maisons paysannes en Europe occidentale, du la fin du Moyen Âge au xix^e siècle*, Université de Paris-Sorbonne, Institut de géographie, Paris, 14-15-16 septembre 2006, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne.

Histoire et archéologie des châteaux médiévaux japonais

Pierre-François Souyri
Université de Genève

L'émergence d'une archéologie médiévale. Depuis une trentaine d'années, la connaissance de la société médiévale japonaise a considérablement évolué, avec de nouveaux questionnements liés à la pratique grandissante de l'interdisciplinarité. Les rapprochements intellectuels, notamment entre historiens des textes et archéologues, se sont révélés particulièrement féconds. Jusque dans les années 1960-1970, l'archéologie (discipline qui a, dans l'archipel, plus d'un siècle d'histoire) ne s'intéressait qu'aux sociétés préhistoriques et protohistoriques. Depuis, elle a élargi son champ de recherches aux périodes historiques anciennes et médiévales, notamment sous l'impact des lois qui, depuis les années 1970, structurent l'étude que l'on désigne au Japon par les termes de « patrimoine enfoui ». Cette législation a permis la multiplication des fouilles d'urgence et une sensibilisation plus grande des collectivités locales aux retombées économiques éventuelles de « découvertes » archéologiques majeures.

La grande tradition pluriséculaire japonaise d'interrogation des sources anciennes écrites a été bouleversée par l'exhumation, à partir des années 1960, de *mokkan* – tablettes en bois sur lesquelles ont été rédigées à l'encre des indications relatives au fonctionnement de la société. Les plus anciennes de ces tablettes remontent aux vii^e et viii^e siècles et ont surtout été découvertes dans les anciens palais et capitales du début de la période historique ancienne. Certaines ont également été retrouvées dans des sites plus récents et plus modestes, notamment des agglomérations et bourgades

situées le long des routes (comme Mitsuke, daté des xiv^e et xv^e siècles) ou à l'embouchure de rivières (comme Kusado Sengen, daté des xv^e et xvi^e siècles). Sur ces tablettes, on peut déchiffrer des ex-voto, des listes de marchandises en vente, des prix, etc. En mettant au jour ces documents d'un type inédit, les archéologues ont acquis un nouveau statut aux yeux des historiens, celui de « découvreurs » de sources écrites d'un nouveau genre. Ces tablettes permettent en effet de faire naître des pans entiers de l'activité humaine d'autrefois que les sources écrites traditionnelles ignoraient jusqu'alors, en particulier dans le domaine de l'histoire économique : celle des échanges et du commerce.

Associée à la multiplication des chantiers liée aux fouilles de sauvetage et à la mise en place de grands chantiers programmés, l'archéologie médiévale est en conséquence devenue productrice de sources nouvelles et plus seulement de sources écrites. Dans deux secteurs au moins, les recherches archéologiques ont permis de modifier l'idée que l'on se faisait de la société médiévale, tant pour ce qui concerne l'histoire urbaine (tracés des voies de communication, habitat, centres religieux, activités économiques, étude anthropologique de l'espace urbain, etc.) que l'histoire des châteaux.

Des mottes castrales aux châteaux de pierre.

Tout le monde connaît de ces châteaux japonais aux formes imposantes et, à nos yeux, exotiques. En fait, ces constructions sont récentes et remontent à la fin du xvi^e siècle, voire, le plus souvent, au début du xvii^e siècle. Toujours en place et bien documentées, ces constructions castrales ont évidemment suscité l'intérêt des historiens et des architectes. Mais ce qui est moins connu, c'est l'existence bien avant le xvii^e siècle de châteaux ou de résidences castrales liés à la naissance et au développement d'une classe guerrière : les fameux samourais. Ces constructions, dont les superstructures étaient en bois, n'ont pas résisté au temps ; il n'en existe guère de traces visibles, au contraire des châteaux forts européens dont les ruines surplombent parfois les vallées. Au Japon, les choses sont bien moins spectaculaires : il ne subsiste, le plus souvent, que des traces de remblais, de fossés ou d'enceintes, fréquemment recouvertes d'une végétation inextricable [Fig. 1].

Du nord du Hokkaidô jusqu'aux îles tropicales d'Okinawa, on a repéré près de quarante mille sites castraux anciens, avec, dans certaines vallées, un site attesté presque tous les kilomètres. Parfois, ces sites ressemblent à s'y méprendre aux mottes castrales européennes, si ce n'est le couvert végétal serré de bambous et de sylvie à feuilles persistantes venant nous rappeler que nous sommes dans l'archipel... Cette densité est à la mesure de l'intensité du phénomène de la guerre dans le Japon médiéval. Elle souligne aussi l'importance historique d'une classe de guerriers dont on pense qu'elle a pu représenter

[Fig. 1] Traces de fortifications médiévales
sur le site du château de Sugiyama
(xiv^e siècle).

jusqu'à 5 pour cent de la population. Mais pas seulement : des sites fortifiés ont pu aussi être le fait – notamment, entre le ^{xiv}^e et le ^{xvi}^e siècle – de notables villageois et de moines, voire de communautés paysannes. Dans ce dernier cas, le fort correspondait plutôt à un refuge caché au fond des bois et dans les montagnes. Une expression désignait expressément ce type de refuge : on parlait de « château de village ».

Jusque dans les années 1970, aucune recherche archéologique n'avait pu être entreprise sur ces sites castraux à propos desquels les sources écrites nous renseignaient finalement assez peu. Depuis, enquêtes, inventaires, prospections se sont multipliés et des fouilles ont eu lieu. De nombreux châteaux (ou plutôt leurs traces) ont été classés, donnant parfois naissance à des « parcs historiques », avec musées de site agrémentés de maquettes et d'objets retrouvés sur place, voire de reconstitutions de bâtiments.

En fait, les types de châteaux sont extrêmement divers. Il en existe de toutes les tailles et dans des lieux variés. Les premiers sont apparus au ^{xi}^e siècle, concomitants de la naissance de la classe des guerriers. Il s'agissait de sites fortifiés en montagne, de résidences de plaine ou de vallée. Dans le premier cas, les constructions s'appuyaient sur un relief tourmenté et étaient ceintes de talus, de fossés et de palissades. Ces fortins n'étaient utilisés qu'en cas d'agression, et servaient le plus souvent de refuge aux familles des guerriers locaux qui livraient bataille en plaine. Ils n'étaient pas habités en temps de paix. Les installations étaient donc provisoires et considérées comme telles. Dans ce cas, le seigneur, sa famille et ses hommes habitaient dans une résidence de plaine, une sorte de villa [Fig.2]. Celle-ci ne fut guère fortifiée avant les ^{xiii}^e siècle et ^{xiv}^e siècles. Le « château de montagne » était un point d'appui défensif en cas d'invasion du territoire. À partir du ^{xiv}^e siècle, avec le net recul de l'autorité de l'État dans les provinces et la guerre devenue endémique, on commença à fortifier les résidences de plaine avec des douves, des tours de guet et des palissades. Même entourées de défenses, ces résidences étaient cependant faciles à prendre et à incendier. C'est pourquoi le « château de montagne » en vint à jouer un rôle de plus en plus important. Au ^{xv}^e siècle, ces fortins difficiles d'accès sont devenus des résidences temporaires et des centres politiques, tout en étant des points d'appui militaires. Occasionnellement, les seigneurs locaux ont opté pour un compromis entre le château de montagne (difficile d'accès et éloigné des routes de vallée) et la résidence de plaine, trop vulnérable. Ils se sont installés à flancs de coteau et ont fait bâtir de larges espaces défensifs de plusieurs centaines de mètres de côté.

L'apport des sources écrites. Des descriptions écrites et des rouleaux peints viennent souvent compléter les résultats de la fouille, nous permettant ainsi de mieux comprendre l'organisation des structures castrales. On compte généralement deux enceintes plus ou moins

imposantes, précédées ou non d'un fossé inondé. Une partie du château était souvent adossée à la montagne. La porte principale donnait accès à un espace ouvert, réservé aux rassemblements et aux cérémonies : une basse cour, en quelque sorte, où le seigneur rendait parfois la justice. L'espace bordé par les bâtiments abritant les écuries et la fauconnerie permettait de s'entraîner au tir à l'arc. À l'intérieur, les bâtiments principaux étaient divisés en trois parties : le *shuden*, espace de réception où le seigneur recevait les hôtes officiels et les représentants des communautés paysannes ; le *kaisho*, espace souvent entouré de jardins, plutôt réservé aux banquets et où le seigneur pouvait s'entretenir avec ses proches vassaux ; enfin le *goten*, qui correspondait aux appartements privés. À cela il faut ajouter la chapelle bouddhiste et le sanctuaire, consacré le plus souvent aux divinités locales.

Au ^{xvi}^e siècle, avec le développement de la domination territoriale des daimyôs (les seigneurs à la tête de puissantes vassalités), ces résidences fortifiées sont devenues de plus en plus imposantes. Châteaux entourés de fossés et murs de pierre commencèrent à se développer. À vrai dire, les premiers châteaux de pierre sont apparus à Okinawa au ^{xiv}^e siècle (les *gusuku*), sous l'influence de techniques architecturales chinoises, mais ne se sont répandus dans l'archipel central que plus tard. Les architectes japonais se sont toujours méfiés de la pierre à cause des tremblements de terre, nous rapporte-t-on.

Les forteresses seigneuriales prirent un aspect gigantesque au cours du ^{xvi}^e siècle, avec le développement des techniques défensives. Les entrées des châteaux, construites en pierre, étaient en forme de L, comme en Occident ; un certain nombre de bastions latéraux ont également été bâtis. Au milieu de l'enceinte intérieure se trouvait un donjon (d'abord à deux, puis à plusieurs niveaux), d'où il était possible de cribler l'ennemi de projectiles. À l'origine, le donjon semble avoir été une extension du *goten*, la partie privée du château. C'est bien sûr une zone ultra-défensive, mais également une expression symbolique de la domination du seigneur sur les alentours [Fig.3]. Enfin, le développement rapide des armes à feu dans la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle a entraîné une multiplication de coursives, de vigies et de meurtrières pour laisser passer le canon des fusils. Ces forteresses furent ensuite de plus en plus érigées dans les plaines, et s'imposèrent au ^{xvi}^e siècle comme les centres névralgiques de la puissance seigneuriale sur un territoire. Les Européens, présents au Japon, comparaient ces châteaux à ceux qu'ils avaient quittés dans leur pays.

Du château à la ville. Mais, à la fin du ^{xvi}^e siècle, les châteaux ont changé de fonction avec les réformes structurelles imposées par les daimyôs, plus particulièrement Nobunaga, Hideyoshi et Ieyasu, les unificateurs du Japon.

[Fig.2] Reconstitution d'un manoir de plaine vers le XIII^e siècle.

[Fig.3] Château de Kumamoto (fin XVI^e – début XVII^e siècle) avec son célèbre donjon noir.

Ces derniers rassemblèrent leurs guerriers en les contraignant à résider au pied de leur château. L'émergence d'une agglomération autour du château attira alors de nombreux artisans et marchands. C'est ainsi que se développa peu à peu une *jôkamachi*, une « ville-au-pied-du-château » ; en d'autres termes, une ville castrale seigneuriale. L'archipel s'est alors rapidement urbanisé avec des cités construites autour d'un château seigneurial surmonté d'un donjon. Ce fut le cas d'Edo (Tôkyô), Ôsaka, Nagoya ou encore Kanazawa, villes seigneuriales construites autour de la résidence fortifiée d'un suzerain.

Il y a là une forte ressemblance avec le processus de construction des châteaux d'Europe occidentale durant le Moyen Âge. En Europe comme au Japon, le développement d'une classe de guerriers, s'appuyant sur une solide féodalité, a donné naissance, selon des modalités assez proches, à des formes architecturales et matérielles relativement similaires.

Les souterrains aménagés, un sujet d'archéologie préventive

Marc Viré

Inrap, UMR 8589, Lamop

Du mythe à la réalité. Le mythe des souterrains est largement répandu en France. Il existe une solide croyance autour des souterrains de liaison allant de tel à tel village, de tel château à telle abbaye. Lors de la construction du TGV Sud-Est, les habitants de Blandy-lès-Tours, en Seine-et-Marne, surveillaient nuit et jour les terrassements, guettant la découverte du souterrain qui était présumé relier le château à la tour de l'Aiguillon. Hélas, à leur grande déception, rien de tel ne fut trouvé. Même à Paris, la croyance en l'existence de souterrains anciens sous la Seine a la vie dure, et les recherches en ce domaine suscitent toujours quelque déception en démontrant qu'il n'en existe pas.

Pourtant, notre territoire est parsemé de cavités creusées par l'homme, qu'il s'agisse de carrières, de marnières, de caves en réseau, de souterrains aménagés ou encore d'habitats troglodytiques. Les carrières (Guini-Sklier *et al.* 2000), lieux industriels et préindustriels, sont à traiter à part. En revanche, la question des habitats troglodytiques est plus proche de nos interrogations sur les souterrains, en particulier lorsqu'ils sont, tel ceux de Haute-Isle dans le Val-d'Oise, bien datés de l'époque carolingienne (Viré 1932). Les cavités dont il est ici question sont de plan et d'organisation multiples et le plus souvent d'étendue restreinte. Elles sont désignées par le terme vague mais commode de « souterrain aménagé ». Quand elles sont plus étendues comme pour les « muches » de Picardie (Petit 2001), leur dimension atteint facilement

200 mètres dans la plus grande longueur.

Les recherches portant sur ces cavités sont anciennes et ont été traitées, d'une manière fondatrice, par Adrien Blanchet (1923) au début du ^{xx}e siècle.

De la description factuelle à l'interdisciplinarité.

Il existe une typologie bien établie des différents types de cavités. Des descriptions précises ont été faites par de nombreuses sociétés savantes, qui ont traité le sujet dans le cadre de congrès de « subterranelogie ». La gamme des travaux est ample, allant des publications les plus savantes aux articles et livres véhiculant les fantasmes les plus loufoques.

D'une manière générale, la difficulté d'une approche scientifique repose sur le fait de pouvoir distinguer entre l'usage des lieux et l'intention d'origine. Qu'a voulu faire celui qui a creusé ? L'utilisation de la cavité correspond-elle à celle qui a prévalu lors de sa création ? Quelles directions donner à la recherche ? Deux voies sont possibles : soit une approche descriptive avec une analyse minutieuse de l'organisation de la cavité, soit une démarche globalisante et interdisciplinaire.

La première approche est celle des sociétés savantes spécialisées : elle donne une part importante à la description minutieuse des éléments (salles, couloirs sinueux, trou de visée ou d'aérage, silos), en négligeant la surface. J'ai entendu dire, autrefois, dans le Périgord que « les souterrains aménagés étaient creusés au milieu de nulle part », niant par là la simple possibilité que des habitats associés en surface aient pu disparaître.

La seconde approche a été tentée par des archéologues professionnels (Gady 1989 ; Viré 1983), qui ont compris que le rapprochement avec l'habitat de surface était important, et l'archéologie préventive y a largement apporté sa contribution.

La construction de l'autoroute A19 entre Orléans et Courtenay a été l'occasion de nombreuses opérations d'archéologie préventive confiées à l'Inrap. Dans le Loiret, près d'Asnières-le-Marché, un souterrain en contexte avec un habitat médiéval a enfin été découvert (Gillotte 2007). Au regard du plan d'occupation du sol, l'implantation de l'accès au sein du hameau montre bien une relation entre l'habitat et le souterrain aménagé. Si la fouille appelle les remarques habituelles (les passages difficiles pour l'accès aux salles, entre autres), elle en convoque beaucoup d'autres. Finalement, pourquoi un souterrain plutôt qu'un silo enterré ou construit ? Ces lieux devaient-ils également servir à cacher les habitants ? La question reste posée quant à la signification du geste fondateur.

Une approche complémentaire est fournie par l'étude des « muches » de Picardie (Petit 2001). Elle repose sur des prospections avec relevés topographiques, études des lieux très détaillées et soin attentif porté à la collecte d'objets et de graffitis. La documentation et l'analyse